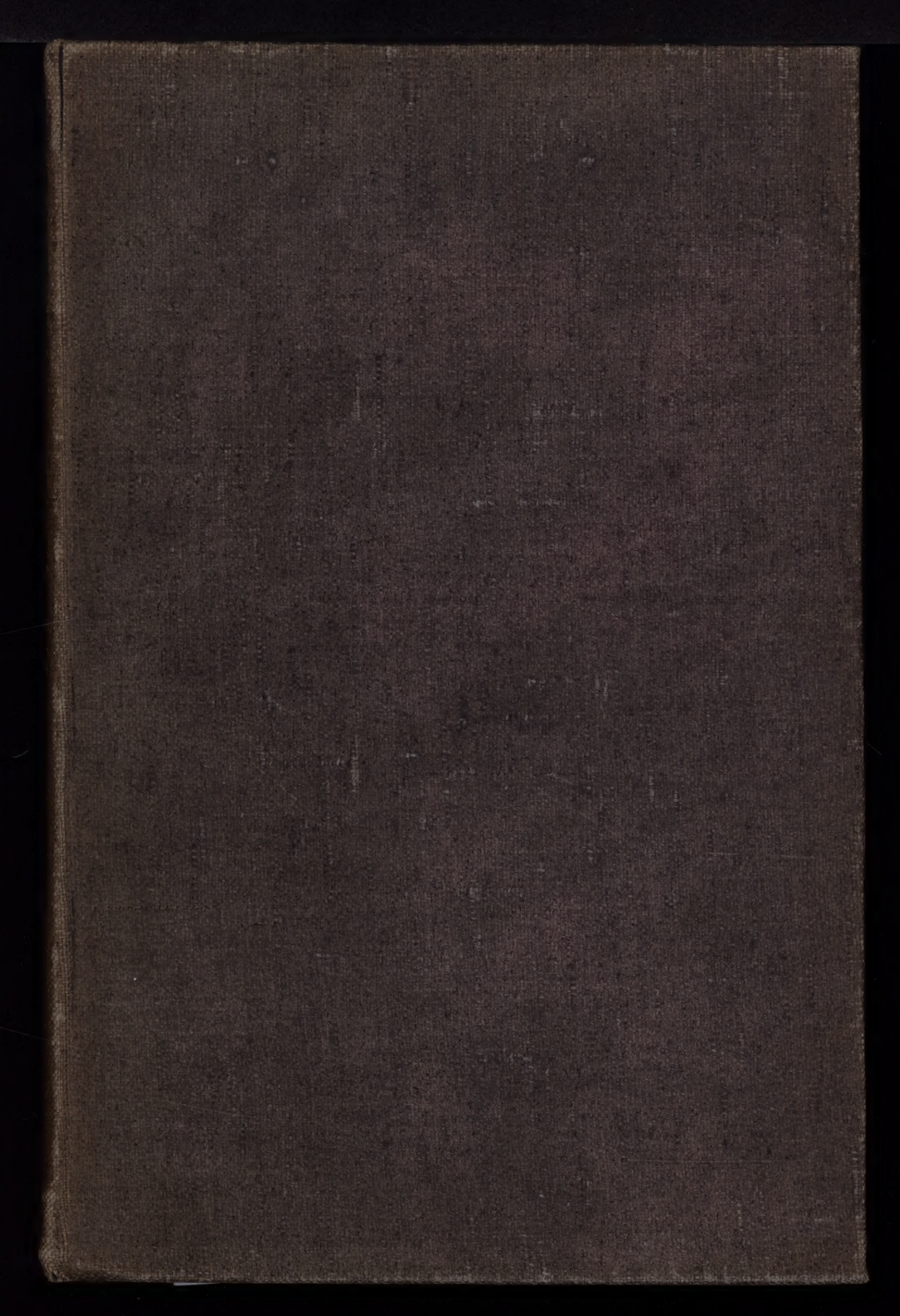


Delisle (L.)

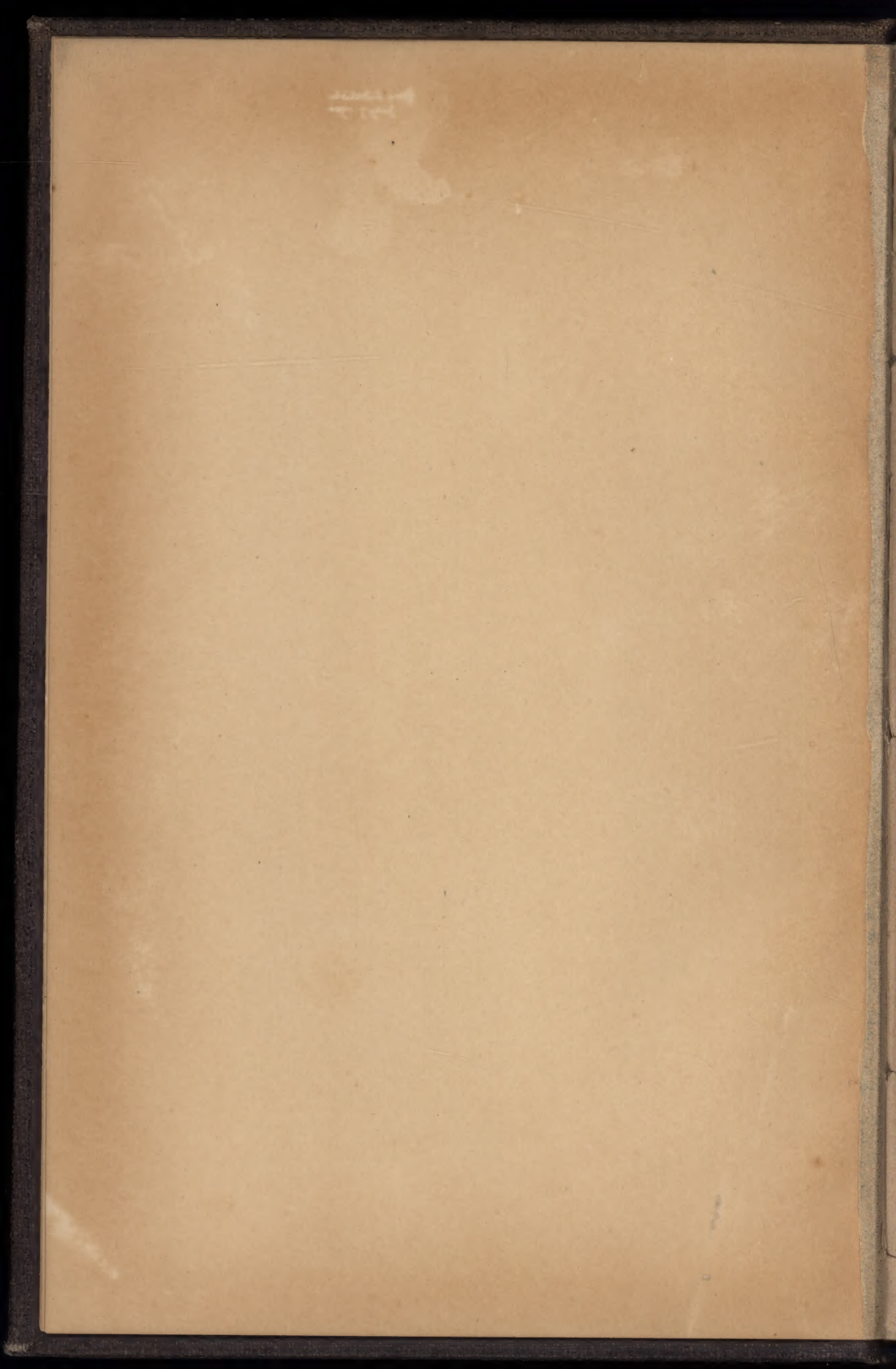
Contents :-



Sydney C. Cockerell
Richmond Surrey
May 1906.

Sir Sydney Cockerell's copies

6 items in 1 vol



from L Delisle
July 7 1900

LES HEURES
DE L'AMIRAL
PRIGENT DE COËTIVY

PAR

LÉOPOLD DELISLE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,
Année 1900, t. LXI.

PARIS
1900

NOTES

SUR

QUELQUES MANUSCRITS FRANÇAIS

OU D'ORIGINE FRANÇAISE

CONSERVÉS DANS DES BIBLIOTHÈQUES D'ALLEMAGNE

PAR

PAUL DURRIEU

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,

année 1892, p. 115 à 143.

PARIS

1892

NOTES

SUR

QUELQUES MANUSCRITS FRANÇAIS

OU D'ORIGINE FRANÇAISE

CONSERVÉS DANS DES BIBLIOTHÈQUES D'ALLEMAGNE

PAR

PAUL DURRIEU

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,

année 1892, p. 115 à 143.

PARIS

1892

NOTES

SUR

QUELQUES MANUSCRITS FRANÇAIS

OU D'ORIGINE FRANÇAISE

CONSERVÉS DANS DES BIBLIOTHÈQUES D'ALLEMAGNE.

Au cours d'une récente excursion en Allemagne et en Autriche, j'ai eu occasion de pouvoir étudier, grâce à la parfaite obligeance que j'ai partout rencontrée [1], un assez grand nombre de manuscrits de haute importance. Parmi ces manuscrits, il me paraît intéressant d'en signaler ici quelques-uns, venus de France, ou renfermant des textes français, qui se prêtent à des rapprochements avec des volumes ou des séries appartenant à des bibliothèques de notre pays, et spécialement à la Bibliothèque nationale.

Pour ces notes sans prétention, il n'y a guère d'ordre méthodique bien indiqué. Je grouperai ensemble les manuscrits qui ont des points communs. Quant aux autres, ils seront énumérés suivant la collection qui les possède. Nous passerons ainsi en revue les catégories suivantes : manuscrits provenant de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, dont deux illustrés par Jacques de Besançon. — Autres manuscrits contenant des peintures du même enlumineur. — Manuscrits français, ou d'origine française, à la Bibliothèque impériale de Vienne, — au Cabinet des estampes du musée de Berlin, — à la Bibliothèque royale de Munich, — à la

1. J'exprime ici ma gratitude pour l'excellent accueil que m'ont fait : à la Bibliothèque impériale de Vienne, M. le Dr Rodolphe Beer et M. Ferd. Mençik; à la Bibliothèque royale de Dresde, M. Schnorr de Carolsfeld; à la Bibliothèque royale de Munich, M. le bibliothécaire en chef Riezler.

Bibliothèque royale de Dresde. — Enfin, manuscrits d'ouvrages composés par le roi René d'Anjou ou par son entourage.

Manuscrits provenant de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

M. Delisle constatait déjà, dans le *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*[1], la présence à la Bibliothèque royale de Dresde d'un manuscrit ayant appartenu au duc de Nemours. Tout récemment, il a donné une notice extrêmement complète sur ce même manuscrit, lequel renferme la traduction en français, par Jean Daudin, du traité de Pétrarque sur les *Remèdes de l'une et l'autre fortune*[2]. A ces renseignements si précis, je n'ai qu'une observation à ajouter relativement aux deux grandes miniatures qui constituent l'illustration de ce manuscrit. Ces « splendides » miniatures ont été signalées avec grands éloges comme « appartenant à la plus belle époque de l'art flamand[3]. » En réalité, on peut y reconnaître avec certitude des œuvres de jeunesse et d'une valeur secondaire d'un enlumineur parisien, Jacques de Besançon, le plus en vogue des miniaturistes de la capitale pendant le dernier tiers du XVe siècle, dont les nombreuses productions viennent d'être de notre part l'objet d'une monographie spéciale publiée par la Société de l'histoire de Paris[4].

Ce manuscrit de Dresde n'est pas la seule épave de la collection du duc de Nemours qui soit conservée dans les pays d'outre-Rhin; à côté de lui, il faut inscrire, comme ayant la même origine, les deux manuscrits suivants de la Bibliothèque impériale de Vienne.

N° 2544. — Traduction française de *Valère Maxime*, in-folio, deux colonnes, de 346 feuillets numérotés.

1. T. III, p. 342.

2. *Anciennes traductions françaises du traité de Pétrarque sur les remèdes de l'une et l'autre fortune.* Paris, 1891 (tiré des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXIV, 1re partie).

3. Falkenstein, *Beschreibung der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden* (Dresde, 1839, in-8°), p. 425.

4. *Un grand enlumineur parisien au XVe siècle, Jacques de Besançon et son œuvre.* Paris, 1892, in-8°.

Les armoiries du duc de Nemours devaient se trouver peintes dans l'intérieur de la première grande initiale. Elles ont été effacées et remplacées par le blason de Tanneguy du Châtel, chambellan de Louis XI, mort en 1477[1]. A la fin du texte, sur le verso du fol. 346, au bas de la première colonne, est inscrite cette note : « En ce livre a III^c XLV feulles, histoires XIIII. » Une autre note a été grattée au haut de la seconde colonne, mais, malgré le grattage, on peut très bien y lire la signature autographe du duc de Nemours, JAQUES, suivie des mots : Pour [la Marche (?)]. Des quatorze histoires ou miniatures, la première est à mi-page; les autres, en carré, occupent la largeur d'une colonne. Toutes sont, comme dans le manuscrit de Dresde, de la main de Jacques de Besançon[2].

Ce manuscrit provient de la bibliothèque du prince Eugène.

N° 2586. — *Le livre du fort Hercules;* petit in-folio, deux colonnes.

Le texte se termine par ces mots : « Dont me tairay à tant, suppliant a celluy qui cause de ceste euvre est, c'est assavoir. Phelippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgoingne, qu'en gré vueille mon rude labour recevoir. Amen. » Au-dessous, d'une belle écriture ferme, la signature : « Johannes Leodegarii. » A la fin du volume, fol. 112^b : notes rajoutées et restées intactes :

« Ce livre de Hercules est au duc de Nemours, conte de la Marche. »

[*Signé* :] JAQUES. Pour Carlat.

« Ce livre a CXII feulles, histoires XXXIX. »

Les « histoires » ainsi annoncées n'ont pas été exécutées en peinture, mais elles sont déjà rapidement esquissées à la plume. Ces croquis ont été tracés quand le manuscrit appartenait encore au duc de Nemours. En effet, les armoiries du prince sont dessinées de la même plume au bas du premier feuillet, et ce blason est encore répété dans l'image du fol. 8^b, sur le pied d'un berceau

1. Plusieurs autres manuscrits du duc de Nemours présentent cette même particularité de la substitution, après coup, du blason de Tanneguy du Châtel aux armoiries du prince.

2. Voir, sur ce manuscrit et le précédent : *Jacques de Besançon et son œuvre,* p. 55, 75 et 78.

où repose Hercule enfant. Il existe plusieurs volumes venant du duc de Nemours, où les miniatures comptées dans la note finale n'ont également pas été peintes; mais alors les places ménagées pour les recevoir sont demeurées blanches. Le *livre du fort Hercules*, avec ses sujets seulement esquissés, nous présente un état intermédiaire digne d'être signalé.

Provient également du prince Eugène.

Autres manuscrits enluminés par Jacques de Besançon.

Je viens de citer à deux reprises le nom de cet enlumineur comme auteur d'illustrations exécutées dans des manuscrits du duc de Nemours. Trois autres volumes des bibliothèques de Vienne et de Munich renferment également des peintures de sa main. Je me borne ici à les indiquer sommairement, en renvoyant pour plus de détail à la monographie spéciale déjà mentionnée plus haut[1].

Bibliothèque impériale de Vienne, n° 1840. — *Livre d'heures*, in-8°. Le texte a été écrit dans la première moitié du xve siècle. On lit au fol. 130, au bas d'une oraison, le nom : Johannes Parvi, qui est peut-être la signature du copiste. Les miniatures au contraire, à l'exception d'une seule au fol. 27, n'ont été exécutées que vers la fin du siècle et par Jacques de Besançon. A la même époque, on a rajouté en tête du volume un calendrier à l'usage de Paris, mais où figurent aussi en vedette des fêtes de saints anglais. Suivant une tradition très ancienne, et dont on n'a guère de raison de suspecter l'authenticité, ce livre d'heures aurait appartenu au roi Henri VII d'Angleterre, qui l'aurait ensuite transmis à sa fille Marie. Il a été offert au xvie siècle à l'empereur, probablement Rodolphe II, par un catholique anglais réfugié en Allemagne.

Même bibliothèque, n° 2637. — *Statuts de l'ordre de Saint-Michel*, in-8°. L'illustration, qui compte parmi les meilleures œuvres de Jacques de Besançon, comprend une miniature à pleine page, intéressante comme composition, représentant Louis XI

1. *Un grand enlumineur parisien au XVe siècle, Jacques de Besançon et son œuvre*, p. 55-56, 65, 78 et 83.

édictant les statuts de l'Ordre, et cinq autres peintures plus petites, dont trois lettres ornées de portraits en bustes de Louis XI et de Charles VIII. Le manuscrit porte en tête les armoiries peintes d'un duc de Bourbon. Il a également appartenu au roi Louis XII. A cet égard, il continue la série des exemplaires royaux des statuts de Saint-Michel, qui s'ouvre à la Bibliothèque nationale par les exemplaires de Louis XI et de Charles VIII, décorés, le premier par Jean Foucquet, le second très probablement par Jean Perréal (mss. français 19819 et 14363).

Bibliothèque royale de Munich, codex Gallicus 14. — *Triomphes de Pétrarque*, traduits en français, petit in-folio, longues lignes, fin du xv[e] siècle. La place avait été ménagée dans ce volume pour plusieurs miniatures à pleine page. La première, figurant le triomphe de l'Amour, a seule été exécutée.

Manuscrits d'origine française a la Bibliothèque impériale de Vienne[1].

Heures d'Olivier de Coëtivy et de Marguerite de Valois (n° 1929, venu de Salzbourg).

In-8°, comprenant 153 feuillets manuscrits; puis, à la suite, quarante feuillets d'un livre d'heures imprimé, sorti d'une presse parisienne de la fin du xv[e] siècle, avec les signatures *b* à *f*. La partie manuscrite est incomplète et en désordre vers la fin. Les feuillets 14, 50, 60 et 152 y ont été introduits après coup.

L'ornementation des marges rappelle partout, dans le manuscrit, Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, et sa femme Marguerite de Valois, fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel[2]. On voit s'y succéder les armoiries des deux époux, leurs chiffres O. M. enlacés, enfin des bannières, soutenues par des

1. Je ne répète pas ce qui vient d'être dit des quatre manuscrits de cette bibliothèque provenant de Jacques d'Armagnac ou peints par Jacques de Besançon.

2. Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, conseiller et chambellan du roi, sénéchal et lieutenant général de Guyenne, qui mourut de 1478 à 1480, épousa Marguerite de Valois, seconde fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel, par contrat du 18 décembre 1458. Marguerite de Valois était morte en 1473. C'est donc entre les deux années 1458 et 1473 qu'a été exécuté le beau livre d'heures de Vienne, aux chiffres et armes des deux époux.

figures de dames, d'anges et de chevaliers, qui tantôt portent leur blason, et tantôt sont tricolores à leurs couleurs, noir, blanc et rouge.

Quatorze miniatures, généralement excellentes, aux feuillets 15, 24^b, 31^b, 33, 34^b, 40, 44, 51, 54, 61, 77, 148^b, 149 et 150. Elles sont, du moins les meilleures[1], les œuvres d'un des plus charmants miniaturistes français de la seconde moitié du xve siècle, dont on peut étudier la manière et admirer l'extrême délicatesse de pinceau à Paris, dans les illustrations de l'*Histoire universelle*, ms. français 64 de la Bibliothèque nationale. Parmi ces miniatures, il faut surtout signaler les suivantes :

Fol. 15 (en tête du texte, après le calendrier) : l'Annonciation. Dans la bordure marginale figure en pied Olivier de Coëtivy, à genoux, tourné de trois quarts à gauche, en armure complète avec cotte blasonnée. Au bas, son écusson, placé sous une tente noire, blanche et rouge.

Fol. 31^b : le Calvaire. En marge, portrait de Marguerite de Valois, de trois quarts à droite, également en prières, coiffée d'un grand hennin, vêtue d'une robe rouge serrée à la taille par une ceinture verte. Au bas, l'écusson parti des deux époux, soutenu par un lévrier blanc et un lion avec un mantelet noir, blanc et rouge.

Fol. 149 : saint Jean écrivant l'Apocalypse.

Fol. 150 : saint Julien, en costume de guerre d'homme d'armes français, avec cotte bleue à croix blanche cantonnée de fleurs de lys, tenant dans sa main une bannière aux couleurs de Coëtivy. Charmant fond de paysage, avec un château qui doit représenter une des résidences du seigneur de Taillebourg.

Les heures peintes pour Olivier de Coëtivy ont passé plus tard aux mains de Gillette, la plus jeune de ses filles. Celle-ci a fait rajouter au volume les quatre feuillets marqués aujourd'hui 14, 50, 60 et 152. Gillette de Coëtivy fut mariée deux fois : d'abord à Jacques d'Estouteville, seigneur de Beyne et de Blainville, prévôt de Paris, dont elle était veuve en 1510, puis à Antoine de Luxembourg, comte de Brienne. Les feuillets rajoutés par elle, et qui sont tous quatre identiques, sont consacrés à rappeler ces deux unions successives. Dans chacun d'eux, les deux côtés sont

1. Les miniatures des feuillets 34b, 51 et 54, d'ailleurs fatiguées, sont moins bonnes et pourraient être d'une main différente.

entièrement occupés par un grand blason, en forme de losange, comme il convient à une femme, accompagné dans les angles d'initiales enlacées. Sur les rectos, les armoiries sont parties d'Estouteville[1] et de Coëtivy, et les chiffres I. G. se rapportent aux prénoms de Jacques et Gillette. Sur les versos, c'est le blason de Luxembourg[2] qui est uni à celui de Coëtivy, et les initiales sont devenues A. G., Antoine et Gillette.

La beauté des miniatures dans les Heures de Vienne fait grand honneur au goût d'Olivier de Coëtivy. Du reste, l'amour des livres de luxe paraît avoir été héréditaire dans sa famille. Mgr le duc d'Aumale possède et a décrit le livre d'heures d'une des sœurs de Gillette, Marguerite de Coëtivy, femme de François de Pons, comte de Montfort, et plusieurs beaux volumes avec les armes de son autre sœur, Catherine de Coëtivy, mariée à Antoine de Chourses[3]. C'est aussi pour Catherine de Coëtivy et Antoine de Chourses qu'a été exécutée une *Légende dorée*, peinte en grande partie par Jacques de Besançon (mss. fr. 244 et 245 de la Bibliothèque nationale). Enfin, le frère de Catherine, de Marguerite et de Gillette, Charles de Coëtivy, comte de Taillebourg, prince de Mortagne-sur-Gironde, a dû vraisemblablement, sans parler des volumes de sa propre bibliothèque[4], commander lui-même l'exécution, très soignée, mais malheureusement confiée à un enlumineur assez médiocre, de l'exemplaire de son *Discours d'entendement et de raison*, dédié et offert par lui au comte Charles d'Angoulême, père de François Ier (Bibl. nat., ms. fr. 1191). D'autre part, déjà à la génération précédente, les

1. Cette moitié de l'écusson est un coupé (correspondant probablement à un écartelé pour le blason complet) : au 1, burelé d'argent et gueules de 10 pièces, au lion de sable brochant sur le tout, qui est Estouteville; au 2, d'azur à la croix d'argent cantonnée de 20 croisettes d'or.

2. D'argent au lion de gueules, la queue nouée, fourchée et passée en sautoir. — Dans les deux blasons, la moitié de senestre, se rapportant à la femme, est un coupé de Coëtivy sur Valois.

3. *Notes sur deux petites bibliothèques françaises du XVe siècle,* dans le t. I de *Philobiblon Society, bibliographical and historical miscellanies.* Londres, 1856, in-8°.

4. Il existe dans la bibliothèque de sir Thomas Phillipps, à Cheltenham, un manuscrit d'une *Histoire universelle* (n° 24441) qui porte les armes de Charles de Coëtivy. Cité sous le n° [LII] dans mon travail sur *les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de Cheltenham.* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* de 1889.)

deux frères d'Olivier de Coëtivy, l'amiral Prégent (mort en 1450) et le cardinal Alain (mort en 1474), s'occupaient également de réunir des manuscrits. Le premier possédait entre autres un beau livre d'heures qui fut, après sa mort, remis à sa veuve, Marie de Rais[1].

Le livre du cœur d'amour épris par le roi René (n° 2597) et *Traduction française de la Théséide de Boccace* (n° 2617). — Voir plus loin, à la section des manuscrits renfermant des œuvres du roi René.

Manuscrits français au cabinet des estampes du musée de Berlin.

Vie de sainte Benoîte, en images, et cérémonial de l'abbaye de Sainte-Benoîte d'Origny, au diocèse de Laon (H. S. 47). In-8°, longues lignes. Commencement du XIVe siècle.

Manuscrit précieux, en grande partie en langue française, exécuté avec beaucoup de soin et même de luxe. Un passage du texte, au fol. 268, nous renseigne sur l'origine du volume : « Heluis d'Escoufflans, nonnain de ceste eiglise [Sainte-Benoîte d'Origny], fist escrire ce livre, qui fu encommenciez l'an de grace mil III^c et XII, le semmedi devant le Saint-Climent ; et en celle meisme année fu li concilles à Vienne ; et estoit papes Climens adonc, et estoit Phelippes rois de France, qui eut à femme le royne Jehanne, qui fu royne de Navarre et contesse de Champaigne et palazine de Brie. Li vesques de Loon avoit non Gasses. » L'exécution du manuscrit commencé en 1312 dut demander au moins deux ans. En effet, il y a au calendrier une table de fêtes mobiles qui ne commence qu'en 1314 pour se terminer en 1500.

Le manuscrit se présente dans l'ordre suivant :

Fol. 1-3. Prologue en français : « C'est li vie Medame sainte Benoîte. »

Fol. 4-57. Série de 54 miniatures à pleine page sur fond d'or, représentant la légende de sainte Benoîte, et, vers la fin, des scènes historiques relatives au monastère d'Origny. Les feuillets ne sont peints que d'un seul côté, les images étant toujours pla-

1. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, II, p. 357 et 417. — Cf. un travail de M. Marchegay, dans la *Revue des sociétés savantes*, 4e série, V, p. 346.

cées en regard les unes des autres. Sur les quatre côtés du cadre de chaque tableau est tracée en lettres rouges une légende explicative en français. Les miniatures sont l'œuvre d'un enlumineur assez ordinaire, qui n'aurait pu lutter avec les grands artistes parisiens de la même époque. Mais la date certaine et l'origine locale bien établie donnent une valeur particulière à la série prise dans son ensemble. La plus curieuse des images (fol. 53^b) représente un épisode qui tient une place importante dans la trame d'un de nos vieux poèmes épiques, la prise et l'incendie du monastère d'Origny par Raoul de Cambrai : « Ce est ensi comme li eiglise de saiens, qui est de Medame sainte Benoîte, fu arse le jour de le Crois aourée, et tout li couvens, que Raous de Cambresis ardi pour la werre de Bernecon[1]. » On voit en regard (fol. 54) la réédification de l'église par le comte de Vermandois.

Fol. 58-69. Calendrier en latin, d'une riche ornementation. En haut sont représentés les signes du Zodiaque et les occupations des mois; sur les côtés et dans le bas des marges, nombreuses petites figurines disposées avec esprit. Plusieurs d'entre elles portent le costume des religieuses de l'abbaye. Il paraît y avoir des allusions personnelles à quelques-unes des compagnes d'Heluis d'Escoufflans. Près d'une des petites religieuses, debout entre un chien courant et un lièvre qui fuit, on lit le nom de « Jehanne d'Aufemont le grans. » Or, Heluis d'Escoufflans nous apprend elle-même, dans un récit de l'élection de l'abbesse Ysabeau d'Acy (fol. 317), que « demiselle Jehanne d'Aufemont » fut en effet « escolière » à Origny.

Fol. 70-82. Explication du calendrier et table des fêtes.

Fol. 83-353. Office de Sainte-Benoîte, oraisons, hymnes, indications extrêmement curieuses, la plupart rédigées en langue française, sur l'organisation intérieure du monastère d'Origny, la manière d'y célébrer les offices, lesquels affectent parfois la forme d'une véritable scène dramatique, les reliques possédées par l'abbaye, les miracles accomplis par l'intercession de sainte Benoîte, etc.

1. Berneçon ou Bernier, fils naturel d'Ybert de Ribemont, est, dans la chanson de geste de *Raoul de Cambrai*, l'adversaire de Raoul, qu'il finit par tuer. La miniature que nous signalons dans le manuscrit de Berlin apporte le très intéressant appoint d'une représentation figurée aux témoignages, d'ordre purement littéraire, réunis par M. Paul Meyer en tête de son édition du poème (Société des anciens textes français) pour établir la persistance de la notoriété de Raoul de Cambrai.

Sur le verso du feuillet de garde ont été rajoutées, au xve siècle, des notes historiques, également en français, rappelant : en 1434, un terrible ouragan, plus violent que celui de Noël 1386; en 1435, la conclusion de la paix d'Arras; en 1437, le 17 juin, une inondation de l'Oise.

Le texte du manuscrit de Berlin doit présenter les plus grands rapports avec celui d'un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Quentin (n° 86, ancien 75), que nous ne connaissons que par la description du catalogue de M. A. Molinier[1] et par un rapport de M. Coussemaker fait en 1857 à la section d'archéologie du comité historique[2]. Une étude comparative et détaillée des deux manuscrits mériterait d'être entreprise. Le manuscrit du musée de Berlin, tout à fait homogène et écrit d'un seul jet, est exempt des interpolations qui paraissent s'être glissées dans le manuscrit de Saint-Quentin. En tout cas, il l'emporte par l'abondance et l'éclat de son illustration.

Le *Dit du lion* (n° 214, venant de la collection Hamilton). — Petit in-folio, deux colonnes, fin du xive siècle, conservation médiocre. La place avait été ménagée dans les colonnes du texte pour recevoir des images. Dix seulement ont été exécutées. Elles présentent la plus grande analogie avec les illustrations du ms. français 823 de la Bibliothèque nationale. Or, ces dernières sont certainement l'œuvre de Remiet, enlumineur connu pour avoir eu des commandes du duc Louis d'Orléans. Comme le ms. français 823, le *Dit du lion* de Berlin a conservé des traces de notes destinées à guider le miniaturiste, que l'on a oublié d'effacer. On lit, par exemple, à un endroit : « Jardin ou il ara dames hommes assis ensemble, » etc.

Le roy Modus et la royne Racio, suivi du *Debat de pestilence* (n° 447, venant de la collection Hamilton). — In-4°, xve siècle, écriture courante. A signaler pour le cas où l'on voudrait jamais faire un travail d'ensemble sur les manuscrits assez nombreux de cet ouvrage célèbre. L'exemplaire du musée de

1. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, départements, t. III, p. 238 (bibl. de Saint-Quentin, par M. A. Molinier).

2. *Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, t. IV (1857-1860), p. 106 et 130-140. — Je dois cette indication à la bienveillance de M. Léopold Delisle.

Berlin est illustré de 78 figures à l'aquarelle, disposées en longueur, assez habilement touchées. Mais la Bibliothèque nationale en possède de bien plus beaux et plus intéressants à tous égards.

Le mortifiement de vaine plaisance, par le roi René (nº 566). — Voir plus loin.

MANUSCRITS FRANÇAIS OU FLAMANDS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE MUNICH[1].

Boccace peint par Jean Foucquet (codex Gallicus 6).

Tout semble dit sur ce célèbre manuscrit contenant la traduction française du traité des *Cas des nobles hommes et femmes*. Après le marquis de Laborde, M. Vallet de Viriville l'a décrit en détail. On a publié plusieurs fois la note finale, malheureusement incomplète, attestant que la copie du texte a été achevée le 24 novembre 1458, à Aubervilliers, près Saint-Denis, par Pierre Faure, curé du lieu, « pour et au prouffit de honnourable homme et saige maistre..... » (les derniers mots soigneusement grattés). Il est cependant au moins deux points qui peuvent être examinés à nouveau. Le premier concerne l'origine du volume; le second, les miniatures elles-mêmes.

Dans plusieurs des illustrations du volume, on trouve écrite la devise : SUR LY N'A REGARD. Le marquis de Laborde et M. Vallet de Viriville, s'appuyant sur un passage de Denis Godefroy dans ses *Remarques sur l'histoire de Charles VII*, n'ont pas hésité à admettre que cette devise était celle d'Etienne Chevalier. Ils en ont conclu que le *Boccace* de Munich, de même que le fameux livre d'heures, chef-d'œuvre de Foucquet, avait été exécuté pour le trésorier de Charles VII et que c'était son nom qui avait dû être gratté au bout de la note finale. Cette assertion passe aujourd'hui pour vérité démontrée, et le *Boccace* de Munich est aussi souvent appelé le *Boccace* d'Étienne Chevalier. Mais voici qui remet tout en question. Dans deux des grandes initiales ornées du volume, aux feuillets 241^b et 270^b, on voit, comme dans les initiales des fragments du merveilleux livre d'heures, un chiffre formé de deux lettres. Si l'hypothèse que

1. Voir aussi plus haut, parmi les manuscrits peints par Jacques de Besançon, ce qui concerne la traduction des *Triomphes* de Pétrarque.

nous discutons était juste, si les deux manuscrits avaient réellement une origine identique, le chiffre devrait être le même : E. C. Or, les deux lettres dans le *Boccace* ne sont pas E. C., mais L. G. Ce chiffre ne se concilie plus avec le nom d'Étienne Chevalier. On voit donc que le débat reste ouvert. Il y aurait lieu de rechercher si la devise : SUR LY N'A REGARD, prise trop facilement peut-être pour celle d'Étienne Chevalier, ne se trouverait pas être celle d'un autre personnage. Le problème est digne d'attirer l'attention. Il doit être particulièrement signalé aux érudits des provinces natales de Foucquet et d'Étienne Chevalier.

Quant aux miniatures du *Boccace*, au nombre de 91, tant grandes que petites, on a justement remarqué qu'elles sont entre elles inégales de valeur. Certains critiques ont supposé, par suite, qu'une partie de ces miniatures devait être attribuée, non à Foucquet lui-même, mais simplement à son école. On a même été jusqu'à réduire la part personnelle du maître à la seule grande miniature qui ouvre le volume, représentant le lit de justice de Charles VII.

Après un examen très minutieux et une observation attentive de la facture et des moindres détails d'exécution, j'ai été amené à une opinion toute contraire. Il me semble légitime d'affirmer que toutes les miniatures du *Boccace* de Munich, sans aucune exception, sont bien également de la main de Jean Foucquet. Seulement, en dehors de la grande peinture du début, elles ne constituent dans l'œuvre du maître qu'une production secondaire, paraissant avoir été exécutée à la hâte et parfois avec une sorte de lassitude. On ne doit donc, tout en proclamant leur authenticité, leur assigner qu'un rang inférieur, très sensiblement au-dessous des peintures des *Heures d'Étienne Chevalier,* du *Josèphe* et des *Grandes Chroniques* de la Bibliothèque nationale.

Suite de peintures représentant les sibylles et les prophètes (codex iconogr. 414). — Petit in-4° de treize feuillets, miniatures à pleine page de la fin du xve siècle. Les figures des douze sibylles occupent chacune une page; sur la page en regard, on voit des prophètes et les scènes du Nouveau Testament que ceux-ci ont annoncées. Ce recueil de peintures est exposé à Munich, sous vitrine, comme un remarquable spécimen de l'art français. Nous devons signaler qu'une suite de figures, tout à fait semblable dans l'ensemble, et de la même main, se

retrouve en tête des belles *Heures de Laval,* ms. latin 920 de la Bibl. nat., feuillets 17b à 29a.

Manuscrit du Jouvencel copié par Jean de Kriekenborch et enluminé par Alexandre Bening (codex Gallicus 9).

Un des plus précieux trésors du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale est certainement le *Boèce* flamand de Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, n° 1 du fonds néerlandais. Ce manuscrit, daté de 1492, porte la souscription du copiste gantois Jean de Kriekenborch. Quant aux cinq admirables peintures qui le décorent, je crois avoir démontré d'une façon définitive qu'elles sont l'œuvre d'Alexandre Bening, ou « maître Alexandre », un des plus éminents parmi les miniaturistes flamands de la fin du xve siècle[1]. L'une d'elles, d'ailleurs, est signée en toutes lettres du prénom de cet artiste. La Bibliothèque royale de Munich fournit, dans le manuscrit du *Jouvencel,* un second exemple d'une semblable collaboration, à un même volume, d'Alexandre Bening pour les images, et de Jean de Kriekenborch pour la transcription du texte. Cet exemplaire de l'ouvrage de Jean de Bueil compte 209 feuillets in-folio à deux colonnes. Le copiste s'y nomme à deux endroits : en tête du volume, folio 2b : « Escript pour très noble et très puissant seigneur Monseigneur Phelippe[2] de Clèves, par vostre très humble et très obéissant serviteur Jehan de Kriekenborch, anno 1486 »; et à la fin, folio 209, en capitales rouges : « Kriekenborch me scripsit anno 1486[3]. » D'autre part, tout connaisseur reconnaîtra sans hésitation dans les neuf grandes miniatures, de l'exécution la plus délicate, qui en font l'ornement, la même main que dans les illustrations du *Boèce* flamand de Louis de Bruges, dont une, je le répète, porte la signature de maître Alexandre. On retrouve aussi, dans les spirituelles petites figurines qui animent les belles bordures formant le cadre des images, de ces allusions satiriques auxquelles

1. *Alexandre Bening et les peintres du bréviaire Grimani.* Paris, 1891, gr. in-8° (extrait de la *Gazette des beaux-arts*).

2. En abrégé : Phê.

3. Il existe encore deux autres manuscrits portant la signature de Jean de Kriekenborch : le *Ptolémée* latin de Louis de Bruges, daté de 1485 (Bibl. nat., ms. latin 4804), et un recueil de traités divers copié en 1491 (Bibl. de l'Université de Turin, cod. XLVI, I ou IV, 24), mais aucun de ces deux manuscrits ne renferme de miniatures d'Alexandre Bening.

se complaisait parfois ce miniaturiste. Ainsi, dans la bordure du folio 8, on voit un moine fouetté par une femme, une jolie tête de jeune fille qui se termine par un corps de singe vert, etc.[1].

Le manuscrit de Munich est mentionné dans la préface de l'édition du *Jouvencel* donnée par MM. Fabre et Lecestre pour la Société de l'Histoire de France[2], mais seulement d'après la description du catalogue imprimé de la Bibliothèque de Munich[3]. Sans l'avoir vu, les éditeurs ont supposé que « ce manuscrit, qui est le seul portant date certaine, pourrait bien être très voisin du manuscrit de la Gruthuyse, » c'est-à-dire du très bel exemplaire du même ouvrage copié pour Louis de Bruges que possède la Bibliothèque nationale (ms. franç. 192). Rien n'est plus exact. En effet, tout en n'étant pas écrites par le même calligraphe, et bien que disposées l'une sur deux colonnes, l'autre à longues lignes, les deux copies de Paris et de Munich présentent, du moins sous le rapport de l'aspect matériel, la plus grande analogie. Elles ont été exécutées dans la même contrée et à la même époque. Quant aux miniatures, celles du manuscrit de Paris, également au nombre de neuf, sont dues à un enlumineur qui a été le contemporain, peut-être l'élève, et en tout cas quelquefois l'auxiliaire et parfois aussi le rival d'Alexandre Bening. On peut établir à cet égard un parallèle assez intéressant. Il existe à la Bibliothèque nationale deux copies du *Livre des tournois du roi René,* que Louis de Bruges a fait exécuter, l'une pour lui-même (ms. franç. 2693), l'autre pour l'offrir au roi de France (ms. franç. 2692). Or, dans l'exemplaire destiné au roi, les miniatures sont de la même main que celles du *Jouvencel* de Munich, c'est-à-dire d'Alexandre Bening[4]; tandis que, dans l'exemplaire de Louis de Bruges, elles sont l'œuvre de l'enlumineur du *Jouvencel* de Paris. Nous avons donc ainsi un double exemple d'une sorte de concours, pour l'illustration du même texte, entre deux miniaturistes qui se sont disputé à juste titre

1. Les neuf miniatures sont aux fol. 8, 33b, 56, 97, 101b, 135, 137, 172 et 177. Il y a en outre autour du fol. 3 un encadrement aux armes de Clèves.

2. Tome Ier, p. cccxxvi. Les éditeurs le désignent par la lettre L.

3. *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae regiae Monacensis*, VII, p. 66, n° 490 (cod. Gall. 9).

4. En faisant abstraction de la première grande miniature, représentant l'hommage de l'exemplaire au roi de France par le seigneur de la Gruthuyse. Cette miniature a été rajoutée et est due à un enlumineur travaillant à Paris.

la faveur des plus grands amateurs flamands de la fin du xve siècle.

On a vu que, d'après la note mise en tête du volume par Jean de Kriekenborch, le *Jouvencel* de Munich a été transcrit pour Philippe de Clèves. Cette indication est confirmée par la présence des armes de Clèves dans la première bordure du volume et par l'inscription, à la fin, de la signature autographe : « Phelippe de Clèves. » Ce Philippe de Clèves n'est pas, comme l'ont cru les derniers éditeurs du *Jouvencel*[1], le personnage de ce nom, fils de Jean Ier, duc de Clèves, qui fut successivement évêque d'Amiens, puis de Nevers et d'Autun. Il s'agit du célèbre seigneur de Ravestein, de « Philippe Monsieur », le fils d'Adolphe de Clèves, si connu pour le grand rôle qu'il a joué dans l'histoire politique de la Flandre. Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, avait réuni une collection de beaux manuscrits, la plupart faits pour lui, qui s'est depuis dispersée un peu par toute l'Europe[2]. Parmi ceux de ces volumes qui ont passé sous mes yeux, je n'en ai pas rencontré où les miniatures fussent supérieures, comme valeur d'art, à celles du *Jouvencel* de Munich.

La Chronique des haulx et nobles princes de Clèves (codex Gallicus 19). — In-4° de 44 feuillets, à longues lignes, écriture flamande de la fin du xve siècle. Une miniature frontispice en tête, représentant l'arrivée en bateau du Chevalier au Cygne. Plus loin, des blasons peints indiquant les alliances de la maison de Clèves. Les plus récents rappellent le mariage de Jean dit le Belliqueux, duc de Clèves, en 1448, avec la fille du comte de Nevers. Ce manuscrit est à rapprocher du précédent; il a peut-être appartenu, comme lui, à Philippe de Clèves. En tout cas, il a été exécuté en Flandre et à la même époque, et la miniature initiale, au coloris doux et fondu, se rattache par son style à l'école d'Alexandre Bening.

Les douze dames de Rhétorique, avec les lettres de Jean Robertet, de Georges Chastelain et de M. de Montferrant (codex Gallicus 15). — Petit in-folio de 57 feuillets à longues lignes,

1. Édition de la Société de l'histoire de France, I, p. cccxxvi, note 4.

2. Le lot le plus considérable de ces manuscrits de Philippe de Clèves est aujourd'hui à la Bibliothèque royale de la Haye. Quelques-uns sont allés jusqu'à Copenhague. La Bibliothèque nationale elle-même en possède au moins deux (mss. fr. 725 et 816).

écriture flamande de la fin du xve siècle. Provient indubitablement de Philippe de Clèves. Le texte est absolument disposé comme dans le beau manuscrit français 1174 de la Bibliothèque nationale, lequel a été exécuté pour Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse[1]. Les images y sont en nombre égal et reproduisent un cycle identique de sujets. Mais les miniatures du manuscrit de Munich sont très inférieures d'exécution à celles de l'exemplaire de Louis de Bruges.

Cinquième volume du roman de *Renaud de Montauban* (codex Gallicus 7). — In-folio, longues lignes, grosse écriture flamande. Je rappelle pour mémoire la présence à Munich de ce tome V et dernier de l'exemplaire de *Renaud de Montauban,* fait pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dont les quatre premiers volumes sont à Paris, à la Bibliothèque de l'Arsenal (n°s 5072-5075). On sait par les documents d'archives, combinés avec les indications portées sur les volumes mêmes, que la copie de cet exemplaire, terminée le 12 novembre 1462, est due à David Aubert et que les miniatures y ont été peintes par Loyset Lyedet.

Manuscrits français a la Bibliothèque royale de Dresde.

Le livre des tournois du roi René (O. 52). — Voir plus loin.

Un faux de Béthune et un chef-d'œuvre de l'art français au XVIe siècle. — S'il fallait en croire les auteurs qui ont décrit les principaux manuscrits de la Bibliothèque royale de Dresde, Gœtze[2], Ebert[3] et Falkenstein[4], cette Bibliothèque posséderait un manuscrit ayant appartenu au roi François Ier et donné à ce monarque par le connétable de Bourbon. Ce manuscrit consiste

1. *Les douze dames de Rhétorique* ont été publiées, d'après ce manuscrit, par M. Louis Batissier (Moulins, 1837, in-4°).

2. *Die Merkwürdigkeiten der k. Bibliothek zu Dresden.* Dresde, 1743, in-4°, I, p. 89.

3. *Geschichte und Beschreibung der k. öffentlichen Bibliothek zu Dresden.* Leipzig, 1822, in-8°, p. 324.

4. *Beschreibung der k. öffentlichen Bibliothek zu Dresden.* Dresde, 1839, in-8°, p. 422.

en deux minces volumes, de 92 et 94 feuillets grand in-folio, contenant, l'un, les livres II et III, l'autre, les livres IV et V de la traduction française du traité de Boccace : *Des cas des nobles hommes et femmes*. En tête de chacun des deux volumes, occupant tout un verso de feuillet de garde placé en regard de la première page du texte, est une sorte de grand frontispice montrant, au centre, l'écusson royal de France cantonné de quatre F couronnés; au-dessous sont deux salamandres avec la devise : « Nutrisco et extinguo, » enfin, plus bas encore, ces mots tracés en lettres d'or : « Ce. Présent. Livre. A. Esté. Donné. Au. Roy. François. Premier. Par. Charles. De. Bourbon. Conestable. De. France. » Le texte est disposé sur deux colonnes, d'une grosse écriture du commencement du XVIe siècle, et chaque livre du traité de Boccace s'ouvre par une grande image, où les personnages sont de proportions relativement très fortes pour une miniature.

Ces deux volumes sont entrés dans les collections de la maison de Saxe par suite d'un don fait à l'électeur Frédéric-Auguste Ier par le grand chancelier de Lithuanie, le prince Radzivill. Gœtze en a conclu que ce manuscrit de François Ier venait de Pologne, et qu'il avait dû être probablement apporté et laissé dans cette contrée par notre roi Henri III. Ebert et Falkenstein ont à leur tour reproduit cette hypothèse. Aucun de ces auteurs n'avait remarqué une particularité qui réduit à néant cette supposition : c'est que les deux volumes portent les marques de la célèbre bibliothèque du comte Philippe de Béthune. Ils étaient donc encore en France au XVIIe siècle.

Le manuscrit de Dresde ne renferme que les livres II et III, et IV et V de la traduction de Boccace. Il manque par conséquent, d'une part, le livre I, et, d'autre part, les livres VI et VII, et VIII et IX. « Où peuvent, » disent à ce sujet Ebert et Falkenstein, « se trouver les trois autres volumes de ce précieux manuscrit? — Encore à Paris ou en Pologne? » Nous sommes en mesure de répondre à cette question. Les différents fragments du manuscrit subsistent tous, au complet et sans lacune, très facilement reconnaissables à leur format, au caractère de l'écriture, au style des ornements et des peintures et aux proportions exceptionnelles des figures dans les images.

Le Ier livre de l'ouvrage forme aujourd'hui le manuscrit français 128 de la Bibliothèque nationale. C'est un mince volume de

49 feuillets, relié en maroquin rouge aux armes de Béthune et s'ouvrant également par un frontispice identique de tous points à ceux que nous avons décrits pour les deux volumes de Dresde. Mais, hélas! depuis longtemps les maîtres en la matière, MM. Paulin Paris et Delisle, ont reconnu que ce frontispice du manuscrit de Paris n'était qu'une addition très postérieure et plus que suspecte[1]. La même observation s'applique naturellement aux volumes de Dresde. Nous sommes en présence d'une de ces supercheries dont on rencontre maints exemples dans les manuscrits de l'ancienne bibliothèque de Béthune. Armoiries royales, chiffres de François Ier, salamandres et inscription, tout a été rajouté après coup, au XVIIe siècle, sur l'ordre du comte de Béthune ou par son bibliothécaire, et n'a par conséquent aucune valeur réelle pour établir la provenance.

L'examen de la dernière partie du manuscrit renfermant les livres VI à IX achève de démontrer le faux. Ces quatre derniers livres paraissent avoir été séparés de bonne heure des cinq premiers. En tout cas, ils ne sont pas arrivés entre les mains du comte de Béthune, et, grâce à cette circonstance, ont échappé à toute tentative de maquillage frauduleux. Réunis en un seul volume homogène, ils ont trouvé asile dans la bibliothèque de l'ancienne Sorbonne, où ils ont été recouverts d'une reliure très simple de parchemin vert; puis ils ont passé avec toute la collection de Sorbonne à la Bibliothèque nationale. Ils y constituent maintenant le manuscrit français 20086. Or, dans ce volume, ayant conservé son aspect d'origine, il n'y a plus rien qui rappelle ni le don prétendu du connétable de Bourbon ni la pseudo-possession par François Ier. Aucune trace du frontispice qui s'étale avec tant de complaisance à trois reprises dans l'autre portion, découpée en trois tranches. En revanche, on y trouve, dans le bas de la bordure du premier feuillet, deux écussons armoriés, cette fois bien authentiques et du même temps que le manuscrit lui-même. Les deux blasons sont, d'un côté (à dextre) : d'argent à la croix de gueules chargée de cinq coquilles d'or; de l'autre (à senestre) : d'or à la fasce de gueules accompagnée de trois tourteaux d'azur, deux en chef et un en pointe. J'ignore la signification exacte du premier blason. Il a été porté par plu-

1. P. Paris, *les Manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, I, p. 237. — L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, I, p. 163.

sieurs familles françaises, dont la famille d'Héricourt en Picardie, sans parler des Villiers, ducs de Buckingham, en Angleterre. Quant au second blason, c'est celui de la famille du Mas, à laquelle appartenait Jean du Mas, seigneur de l'Isle, grand maître des eaux et forêts de France, mort en 1495. Jean du Mas est connu pour avoir été un grand amateur de beaux livres. Il avait fait exécuter, ou du moins il a possédé un certain nombre de volumes luxueux, qui sont arrivés dans les collections de Mgr le duc d'Aumale et à la Bibliothèque nationale[1]. Cependant, le manuscrit qui nous occupe est d'une date un peu trop récente pour avoir pu lui appartenir. Le blason qui s'y rencontre doit donc probablement se rapporter à son fils, Robert du Mas, seigneur de l'Isle, marié en 1505 à Jeanne de Fontenay, dame de Riffardeau en Bourbonnais, et mort avant 1552.

On voit en résumé, pour revenir à notre point de départ, que ce qui a été dit sur les deux volumes des *Cas des nobles hommes et femmes* de la Bibliothèque royale de Dresde, relativement à leur origine, à leur entrée dans les collections des rois de France et à leur transport supposé en Pologne par Henri III ne repose sur rien et doit être tenu pour non avenu. Ces deux tomes, frauduleusement travestis en exemplaires royaux par le bibliothécaire de Béthune, ne sont en réalité que des fragments d'un gros manuscrit du commencement du XVIe siècle aux armes de la famille du Mas, dont les autres débris sont restés à Paris et se retrouvent dans les manuscrits français 128 et 20086 de la Bibliothèque nationale.

Si nous sommes amené à rabaisser ainsi une réputation usurpée, il est en revanche, à la même Bibliothèque de Dresde, un autre manuscrit français (O. 65), également de la première moitié du XVIe siècle, moins remarqué jusqu'ici, qu'on ne saurait au contraire trop admirer et mettre en lumière. Les auteurs qui s'en sont occupés, Ebert et Falkenstein, ont, il est vrai, employé les épithètes les plus louangeuses pour le caractériser, mais ils ne lui ont en somme consacré que quelques lignes à peine de sèche

1. Voir à ce sujet les *Notes sur deux petites bibliothèques françaises du XVe siècle*, par S. A. R. le duc d'Aumale, déjà citées. Cf. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, II, p. 382. — Les armes de la famille Du Mas se retrouvent sur les mss. français 2608, 6448 et 9140 de la Bibliothèque nationale.

description. Voici ce qu'écrit Falkenstein, le plus complet des deux :

« Les *Héroïdes d'Ovide*, traduites en vers français par Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême.

« Les miniatures extraordinairement fines qui s'y trouvent représentent Pénélope, Phillis, Briséis, Phèdre, Zénone, Hypsipile, Didon, Hermione, Déjanire, Ariane, Canace, Médée, Laodamie, Hypermnestre, Pâris, Hélène, Léandre, Héro, Acontius, Cydippe et Sapho.

« Manuscrit sur parchemin du XVIe siècle, 213 feuillets in-12, très bien écrit en caractères romains, avec 21 miniatures excellentes (trefflichen), mais en partie abîmées, de 3 p. 10 l. de haut, sur 2 p. 7 l. de large, qui remplissent toute la grandeur de la page, et initiales peintes et dorées[1]. »

Or, ce volume, dans son petit format, est un pur bijou et peut-être, sous le rapport particulier de la valeur d'art, ce que la Bibliothèque de Dresde renferme de plus rare et de plus précieux. Tout y est également exquis : la reliure, du temps, en maroquin rouge à petits fers, semée d'*s* barrées ; le texte, disposé de la manière la plus heureuse pour l'œil et calligraphié à ravir ; enfin et surtout les 21 miniatures à pleine page. Celles-ci, d'une délicatesse d'exécution hors ligne, révèlent la main d'un maître consommé, aussi habile à traiter la figure qu'à dérouler derrière elle des fonds de paysage délicieux, pleins de profondeur, de vérité et de charme. Le style est celui de la plus belle période de la Renaissance française du XVIe siècle. L'architecture reproduite y emprunte ses formes à l'art classique. Cependant l'auteur, tout en suivant le goût de son temps, appartient comme artiste à la pure lignée française, sans aucun mélange d'influences étrangères. A quelque cinquante ans de distance, Jean Foucquet l'eût reconnu pour son héritier direct et fidèle. A tous égards, ces illustrations des *Héroïdes* de Dresde constituent un chef-d'œuvre de notre art national. Elles méritent d'être rapprochées de ce que l'époque de François Ier a produit en France de plus achevé en fait de miniatures, comme les portraits en médaillon, dus probablement à Jean Clouet, du tome II des *Commentaires de la guerre gallique*[2], ou le frontispice du merveilleux *Diodore de Sicile,* offert

1. Falkenstein, *op. cit.*, p. 435. Cf. Ebert, *op. cit.*, p. 321.
2. Bibl. nat., ms. français 13429.

au roi par Macault, jadis une des perles de la collection Hamilton, conquis par Mgr le duc d'Aumale pour la bibliothèque du château de Chantilly[1].

Le manuscrit des *Héroïdes* est entré à la Bibliothèque de Dresde venant du comte de Brühl. Sur le verso du premier feuillet, on voit, grossièrement rajouté à la plume, et, semble-t-il, d'une main du XVIe siècle, un monogramme assez confus, surmonté de la couronne royale et accompagné, par trois fois, d'un enlacement de trois C, dans le genre des croissants de Henri II. Le monogramme paraît renfermer entre autres les lettres H, R, A, N ou M. Peut-être ne serait-il pas téméraire de supposer qu'il a pu être tracé par un des membres de la famille royale de Valois. En tout cas, l'exceptionnelle beauté du manuscrit permet de croire aux plus illustres origines. Que les amateurs de morceaux de choix, et surtout les amateurs français, qui auront jamais occasion de visiter la Bibliothèque de Dresde, n'oublient pas la traduction d'Ovide par Octavien de Saint-Gelais ! Ils trouveront dans l'admiration de ce ravissant volume de quoi les consoler de tous les faux comme ceux de Béthune, et de toutes les déceptions que causent à l'examen les notoriétés grossies sans raison.

Manuscrits d'ouvrages du roi René.

Les trois manuscrits qui vont suivre sont restés inconnus à tous les érudits qui se sont occupés en France du roi René d'Anjou, depuis M. de Villeneuve-Bargemont, depuis M. de Quatrebarbes, l'éditeur des œuvres du bon roi, jusqu'à son plus récent historien, M. Lecoy de la Marche. Le premier de ces manuscrits, il est vrai, ne mérite pas grande attention. Mais le second présente déjà un vif intérêt ; et avec le troisième nous sommes en présence d'un volume infiniment précieux, constituant un des plus beaux livres français qui nous soient restés du XVe siècle.

Le *Livre des tournois*, dédié par René à son frère, le comte du Maine (Bibl. royale de Dresde, O. 52, venu en 1721 de la bibliothèque du duc Maurice-Guillaume de Saxe-Zeitz).

1. Voir, sur ces miniatures, mes *Notes sur quelques manuscrits précieux de la collection Hamilton vendus à Londres au mois de mai* 1889 (extrait du *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* de 1889).

Petit in-fol. de 78 feuillets, fin du xve siècle. Il est disposé de la manière suivante :

Fol. 1-45 : Livre des tournois, du roi René.

Fol. 46-53 : « Comment on doit faire et creer empereur..., roy..., duc..., etc. »

Fol. 54-56 : blancs.

Fol. 57-64*a* : « Traictié de la droicte ordonnance du gaige de bataille » d'après l'ordonnance de Philippe le Bel, de 1306.

Fol. 64*b*-74 : Extrait de l'arbre des batailles « en tant que touche champ de bataille. »

Fol. 75-77 : blancs.

Fol. 77 : « Cronicque abregié des faicts de France depuis l'an de grâce 1400 jusqu'à 1467. » Cette dernière partie s'arrête brusquement dès le feuillet suivant au récit d'événements de l'année 1404.

Tout le volume est de la même écriture et forme un ensemble homogène.

Le *Livre des tournois*, placé en tête, est illustré de trente-deux miniatures d'une exécution très médiocre, faible ouvrage de praticien. Au début du second morceau, grande peinture grossière, représentant un couronnement d'empereur.

Voilà encore un manuscrit qui a été vanté outre mesure, sans mériter aucunement l'honneur qu'on lui a fait. Gœtze le tient pour une des plus grandes merveilles de la Bibliothèque de Dresde. Il incline à y voir un manuscrit original du roi René lui-même[1]. Cette opinion a paru également vraisemblable à Wilken, auteur d'un travail étendu sur le volume[2]. Ebert et Falkenstein, il est vrai, ont eu le mérite de ne pas suivre dans la même voie les précédents auteurs ; ils se refusent à croire que le texte ait été transcrit de la main du roi René ; mais ils continuent à attacher un haut prix au manuscrit et le décrivent en grand détail[3].

En réalité, il s'agit là, comme l'indique le seul énoncé du contenu du livre, d'un recueil d'écrits et d'extraits de différents auteurs, visant principalement les questions de cérémonial. Ce recueil nous apparaît sous la forme d'une remise au net, exécutée assez tardivement, par un seul et même écrivain de profession.

1. *Die Merkwürdigkeiten der k. Bibl. zu Dresden*, I, p. 121.
2. Dans les *Studien* de Daub et Creuzer (6 vol. in-8°, 1805-1819), II, p. 168-223.
3. Ebert, *op. cit.*, p. 314; Falkenstein, *op. cit.*, p. 427.

Le texte du *Livre des tournois* ne s'y trouve donc qu'à l'état de copie de seconde ou troisième main.

Quant aux images, elles sont aussi insignifiantes sous le rapport de l'art que dénuées de véritable intérêt au point de vue historique. L'auteur a dû les inventer, tant bien que mal, d'après les descriptions du texte. En tout cas, elles ne présentent aucun rapport avec les compositions remontant réellement jusqu'au roi René, celles-ci si curieuses, dont les manuscrits français 2692 à 2696 de la Bibliothèque nationale nous ont conservé soit l'esquisse originale, soit des copies fidèles.

Le *Mortifiement de vaine plaisance,* composé par René en 1455, et dédié à l'archevêque de Tours (musée de Berlin, cabinet des Estampes, n° 566, venant de la collection Hamilton).

In-4°, écriture cursive du milieu du xve siècle, longues lignes.

Autour de la première page courent des tiges de feuillage, au milieu desquelles se trouve, plusieurs fois répété, le motif des deux tourterelles enchaînées par le cou, emblème pris par René à l'époque de ses amours et de son second mariage avec Jeanne de Laval. Les tourterelles sont accompagnées de la devise : Per non per. On voit aussi sur la même page les initiales : R. I., et dans le bas les armoiries de René et de Jeanne de Laval. Au fol. 2 est un écusson : de gueules au léopard lionné d'or[1].

Huit miniatures très remarquables, peintes à mi-page. Dans ces miniatures, la composition est de premier ordre. L'exécution, au contraire, apparaît un peu lourde, timide, et offrant cette impression de gêne et d'infériorité qui dénonce un simple travail de copiste. On peut donc croire que le manuscrit du musée de Berlin, malgré tout son mérite, doit être seulement une reproduction, d'ailleurs à peu près contemporaine et paraissant très fidèle, d'un autre exemplaire encore inconnu et restant à découvrir, qui aurait été celui du roi René lui-même. Il est certain que, pour plusieurs des compositions littéraires du bon roi, on a ainsi exécuté des copies successives calquées les unes sur les autres, non seulement quant au texte, mais aussi quant à la disposition des sujets dans les images. Il existe, par exemple, précisément pour le

1. Le même écusson se retrouve aussi dans le livre d'heures du roi René de la bibliothèque de Poitiers. Les armoiries paraissent être celles de la seigneurie de Laval.

même ouvrage du *Mortifiement de vaine plaisance*, à côté de la suite d'illustrations dont le manuscrit du musée de Berlin nous conserve la tradition, une autre série parallèle de compositions différentes. Or, cette seconde suite nous est parvenue en quelque sorte en deux états. Nous en possédons à la fois le prototype, remontant au temps du roi René, et marqué d'un haut accent d'originalité, dans un ravissant volume de la bibliothèque des ducs de Bourgogne[1]; et une répétition postérieure, qui ne date que de 1514 au plus tôt, dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fr. 19039)[2]. On pourrait aussi citer un fait analogue pour les esquisses à l'aquarelle du *Livre des tournois*. Celles-ci, en effet, ont été reproduites plusieurs fois, à diverses époques, avec une recherche de l'exactitude qui arrive presque au fac-similé.

Revenons au *Mortifiement de vaine plaisance* du musée de Berlin. On voit que l'intérêt de ce volume consiste principalement à représenter pour nous un autre manuscrit, de valeur encore très supérieure, qui lui aurait servi de modèle. Quant aux images, bien qu'il ne s'agisse que d'imitations, le style y est resté suffisamment caractérisé. Son examen critique nous autorise tout à fait à penser que, dans l'exemplaire original, les miniatures devaient être de la même main que les peintures du *Cœur d'amour épris* de Vienne, dont nous allons nous occuper à l'instant.

Le *Livre du cuer d'amours espris*, composé par le roi René en 1457, et adressé à son neveu Jean II, duc de Bourbon (Bibliothèque impériale de Vienne, n° 2597; venant du prince Eugène, lequel l'avait peut-être acquis du duc Charles IV de Lorraine, mort en 1690, ou des héritiers de celui-ci)[3].

Petit in-fol. de 127 feuillets à deux colonnes, écriture française du milieu du xve siècle. L'illustration du volume est inachevée. Sur les miniatures qui devaient la composer, seize seulement

1. Aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles, n° 10308. Ce manuscrit si précieux ne nous paraît pas avoir été remarqué jusqu'ici à sa juste valeur.

2. Les auteurs français n'ont connu que cette répétition ultérieure. C'est d'après elle que M. de Quatrebarbes a donné les planches jointes à sa publication des *Œuvres complètes du roi René*, 4 vol. in-4°, 1834-1836, IV, p. 1 à 61.

3. Ce dernier point est une conjecture de M. Chmelarz, tirée de l'aspect de la reliure. Celle-ci, de la fin du xviie siècle, porte un double C enlacé.

ont été peintes; la place des autres est restée vide. Les seize miniatures exécutées sont de la plus admirable beauté.

Après avoir été décrit par Waagen[1], ce manuscrit, merveilleux sous le rapport des peintures, a été récemment l'objet d'un travail étendu de M. Ed. Chmelarz, publié dans l'Annuaire des collections impériales d'Autriche[2]. M. Chmelarz suppose que l'exemplaire du *Cœur d'amour épris* de Vienne doit dater environ de 1475 à 1480, et qu'il est plus récent que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (ms. français 24399)[3], considéré jadis comme le « manuscrit original, » qui a servi de base à l'édition de l'ouvrage donnée par M. de Quatrebarbes. Il convient, au contraire, de renverser ces termes. L'écriture et les détails de costumes dans les miniatures assignent au manuscrit de Paris une date postérieure à celle du manuscrit de Vienne.

Il est d'ailleurs évident que l'enlumineur du premier a connu les admirables compositions qui ornent le second. Il est même allé jusqu'à imiter servilement l'une d'elles, choisie parmi les plus belles[4], et l'infériorité relative de l'exécution dans son œuvre ne permet pas de douter que ce ne soit lui qui ait joué le rôle de plagiaire.

Quant au manuscrit de Vienne, non seulement il l'emporte comme ancienneté sur le prétendu « manuscrit original, » mais encore il est antérieur à toutes les autres copies connues jusqu'à présent du même texte. L'écriture, l'ornementation, les moindres traits des illustrations nous reportent jusque vers le milieu du xve siècle, par conséquent à l'époque même de la composition de l'ouvrage.

Ce manuscrit présente en outre, pour le texte, une particula-

1. *Die vornehmsten Kunstdenkmäler in Wien.* Vienne, 1866-1867, 2 vol. in-8°, II, p. 83-85.

2. *König René der Gute und die Handschrift seines Romanes « Cuer d'amours espris » in der k. k. Hofbibliothek,* dans le t. XI, p. 116 à 139, du *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses.* Vienne, 1890.

3. Ancien ms. La Vallière 36. Voir, sur ce ms., Lecoy de la Marche, *le Roi René*, II, p. 158.

4. Comparer la gravure au trait donnée par M. de Quatrebarbes, dans le tome III des *Œuvres complètes du roi René*, figure 5 du *Livre du cuer d'amours espris,* d'après le ms. français 24399, avec la planche XV du tome XI de l'annuaire des collections impériales d'Autriche, reproduisant la peinture du fol. 15 du manuscrit de Vienne.

rité qui apporte un précieux complément à l'édition de M. de Quatrebarbes. Dans l'imprimé, comme dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale qu'il reproduit, le *Cœur d'amour épris* se termine par une sorte d'envoi à un prince que René appelle son « très cher et très amé cousin et neveu », sans le désigner plus clairement. On a supposé qu'il s'agissait de Jean II, duc de Bourbon, devenu le neveu par alliance du roi René à la suite de son mariage avec Jeanne de France. Cette hypothèse est pleinement confirmée par l'exemplaire de Vienne. Nous y lisons, en effet, en sus de l'envoi de la fin, un prologue initial où René, s'adressant au duc de Bourbon, le salue cette fois par son nom. Ce prologue tranche aussi une question discutée pour l'histoire littéraire des œuvres du bon roi. On s'est demandé quel véritable sens se cachait sous l'allégorie du *Cœur d'amour épris*. L'auteur nous apprend lui-même qu'il avait entendu retracer « par paraboles » l'image de ses propres tourments amoureux :

Très hault et puissant prince, mon très chier et très amé cousin et nepveu Jehan, duc de Bourbon et d'Auvergne, etc., je, René, me complains piteusement à vous, comme à celluy qui, sur tous aultres princes de ce royaume de France, ay plus d'acointance, fiance et amour. Et bien le doys avoir, car despieça et presques dès mon enfance avons esté, vostre feuz père[1] et moy, tousjours l'un avec l'autre et portant l'un à l'autre parfaitte amour comme frères germains, et de vostre doulceur vous ay tousjours trouvé, et avant et depuis le trespas de vostredit père, parfait benivolant et très loyal ami ; dont je me sens à vous trop atenu et plus d'assez que ne le sauroye envers vous desservir. Pour laquelle raison adrece ma complainte à vous plustost que à nul autre qui vive, en esperant que bien et surement m'en saurez conseillier. Mais toutesfois en moy y a ung point, c'est assavoir que de trois personnages ne scay pas contre qui m'adrecier, pour l'acuser du tort fait et martire que mon cuer pour voir souffre, de Fortune ou d'Amours ou de ma Destinée, pour ce que l'un des trois si m'a si griefment mis en soulcy et tourment que ne le sauroye dire, ne lequel au vray prendre pour lui en baillier la charge ne lui en donner la coulpe. Car le jour que je passay premier devant ma dame, Fortune me conduisit celle part-là plustost qu'ailleurs, d'assez sans faulte. Et toutesfois pour quoy, ne où ainsi aloye, n'en savoie riens ne mal je n'y

1. Charles Ier, duc de Bourbon, mort le 4 décembre 1456.

pensoye. Et d'aultre part, quant là fuz arrivé, sans gaires y tarder Amours, lequel estoit embusché soubz la tour de la très belle et gente, par l'archiere de l'ueil doulcet et esveillé, me tira le regart qui me frappa au cuer. Et, oultreplus, puis lors ma Destinée, quelque part que je soye, jugea mon souvenir à devoir, sans cesser, penser et à toute heure, sans loysir de repos, à celle-là qui cy-dessus est dit, trop plus assez que d'aultre riens qui vive. Doncques auquel des trois dessuz nommez, de mon martire à qui en baillier la coulpe, pas ne scay dire, fors que à tous trois et à chascun pour le tout. Car par ma loyauté chascun y aida tant et en fist son povoir que encores en suis en tel estat que ne scay congnoistre nul remede en mon fait. Et ainsi languissant demeure sans garir, ne sans povoir mourir, en faczon telle et estat proprement comme par paraboles en ce livret ycy vous pourrez au vray veoir, s'il vous plaist à le lire[1].

La présence de ce prologue dans le manuscrit de Vienne semblerait jusqu'à un certain point donner à ce volume le caractère d'un exemplaire de dédicace, préparé pour être offert en don et resté inachevé[2].

Mais il est, pour établir l'origine du *Cœur d'amour épris* de Vienne, un argument bien plus sérieux, que l'on peut tirer de ses merveilleuses miniatures. Ce que personne n'a remarqué, ni même soupçonné à un degré quelconque, c'est que ces miniatures sont l'œuvre d'un des artistes favoris et les plus employés du roi René. Le maître qui les a tracées est aussi le même qui a peint, pour ne citer que les livres d'heures de la Bibliothèque nationale reconnus comme provenant indubitablement de René d'Anjou, dans le ms. latin 17332, la grande tête de vierge, voilée de bleu, et, dans le ms. latin 1156^{A} au fol. 81^{b}, le charmant portrait de René en personne encore jeune et portant toute sa barbe[3]. On peut donc en

1. L'intérêt de ce prologue n'a pas échappé à M. Chmelarz, qui en a également donné le texte dans son article.

2. Il faut constater cependant que le même prologue se trouve aussi dans une autre copie, beaucoup moins luxueuse et sans peintures, de la bibliothèque de l'Arsenal (n° 2984). Mais cette copie est plus récente de quarante ou cinquante ans peut-être. Elle pourrait donc avoir été faite sur l'exemplaire de Vienne lui-même.

3. C'est le même portrait qui a été aussi publié comme étant celui de Jean d'Anjou, duc de Calabre. Notre confrère M. Bouchot a définitivement tranché la question de l'identification du personnage, dans la *Gazette archéologique* de 1886.

conclure que le volume de Vienne, sans être un autographe, ni, si l'on veut, un manuscrit à proprement parler original, est un exemplaire de première main, exécuté d'après l'ordre du roi-auteur et enluminé sous ses yeux, et, en tout cas, par son miniaturiste de prédilection.

L'article de M. Chmelarz dans l'Annuaire des collections impériales d'Autriche, que nous avons mentionné déjà, est accompagné de seize planches en photogravure, reproduisant toute la série des miniatures. Bien que privées du charme de la couleur, ces planches permettent d'apprécier, au moins en partie, l'exceptionnelle beauté des originaux. Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter plus longtemps à ces peintures et d'examiner toutes les questions qu'elles soulèvent. Qu'il me soit permis cependant d'annoncer le résultat auquel m'a conduit toute une série de rapprochements. D'après mes conclusions, le maître du *Cœur d'amour épris* de la Bibliothèque de Vienne serait Barthélemy de Clerc, peintre et valet de chambre du roi René, nom connu aujourd'hui seulement des érudits, mais destiné à prendre à l'avenir une place glorieuse dans l'histoire de l'art français.

Si précieux que soit le manuscrit du *Cœur d'amour épris*, il a, à Vienne même, un rival et un rival qui lui est peut-être encore supérieur en intérêt. Il s'agit de :

La *Théséïde, ou les amours d'Arcite et Palémon,* poème de Boccace traduit en prose française (Bibl. impériale de Vienne, n° 2617, venant également du prince Eugène). — Petit in-fol. de 197 feuillets à longues lignes, milieu du xve siècle.

La *Théséïde* de Boccace a été mise en vers français par Anne de Graville, dame de Balzac. Mais nous avons ici une traduction antérieure, en prose, non étudiée encore. Cette traduction paraît émaner du petit groupe littéraire qui s'était formé autour du roi René. Peut-être René lui-même n'y est-il pas étranger. Je serais cependant plus porté à l'attribuer à son fidèle serviteur et émule comme écrivain, Louis de Beauvau, grand sénéchal d'Anjou et de Provence. On sait que Louis de Beauvau a certainement traduit un autre poème de Boccace, le *Philostrate*. En tout cas, le manuscrit de la *Théséïde* de Vienne présente, au point de vue matériel, une telle parenté avec l'exemplaire du *Cœur d'amour épris* de la même bibliothèque que l'on ne peut douter que les

deux volumes n'aient une origine semblable et ne proviennent du même atelier.

Dans la *Théséïde*, l'illustration a été entièrement achevée. Elle comprend, avec une lettre historiée, treize miniatures, dont trois doubles. Ces dernières forment de grands tableaux de toute la largeur du volume ouvert, couvrant la surface de deux pages placées en regard. Deux artistes de premier ordre se sont partagé la besogne. Six miniatures, aux fol. 14^b, 18^b-19, 39, 53, 64 et 102, ainsi que la lettre historiée fol. 17^b, sont du maître du *Cœur d'amour épris*, c'est-à-dire, suivant nous, de Barthélemy de Clerc. Parmi elles se trouve le chef-d'œuvre de l'artiste, une grande bataille des amazones (fol. 18^b-19), prodigieuse de vie, de force et d'éclat. Devant ce redoutable voisinage pâlissent presque les autres miniatures des fol. 76^b-77, 91, 121, 138^b-139, 152, 169 et 182. Et cependant, il me paraît difficile, après un examen attentif du style et de la facture, de ne pas y reconnaître la main de Jean Foucquet, en les reportant toutefois à une période où le talent du maître de Tours n'avait pas encore atteint son dernier degré de perfection.

Je ne saurais mieux terminer ces notes qu'en m'arrêtant sur ces deux manuscrits du *Cœur d'amour épris* et de la *Théséïde* de Vienne, monuments hors ligne de la miniature française dans ce qu'elle a créé de plus admirable.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.